DISSERTATION

N° 211.

SUR

L'AMÉNORRHÉE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 août 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JOSEPH RABATEL, de Burcin,

Département de l'Isère.

Propter solum uterum, mulier est id quod est.

VANHEL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Président.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Suppléant.*
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur.* CHOMEL, *Examinateur.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gibert.
Arvers.	Gerdy.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe, *Examinateur.*
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance, *Examinateur.*	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois, *Suppléant.*	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Amour et reconnaissance éternels,

J. RABATEL.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

Amour et reconnaissance éternels.

DISSERTATION

SUR

L'AMÉNORRHÉE.

Le mot *amenorrhée* est composé de α, *privatif;* μην, μηνος, *mois, menstrues,* et ῥεω, *je coule.* Ce mot, pris dans son acception primitive, paraît embrasser tous les cas où les femmes sont privées de l'évacuation menstruelle; mais nous lui donnons ici une acception beaucoup moins étendue, et nous en restreignons l'application aux suppressions accidentelles de la menstruation.

L'aménorrhée ne peut, pas plus que la suppression de toute autre sécrétion naturelle, être considérée comme une maladie distincte; mais, en raison de l'importance de la menstruation et de l'abondance du fluide excrété, elle devient presque toujours la source de maladies souvent très-graves, et, sous ce rapport, elle mérite une attention particulière : elle reconnaît souvent aussi pour cause quelque maladie. Dans ce dernier cas, tantôt elle forme une complication fâcheuse, tantôt, au contraire, elle peut être regardée comme favorable, ainsi qu'on le remarque dans les convalescences. Pour étudier avec méthode tout ce qui a rapport à cette affection, il convient d'examiner sucessivement ses causes, ses symptômes, son diagnostic, son prognostic, enfin son traitement; mais avant de faire son histoire, disons en quoi consiste la menstruation.

Vers l'âge de douze à quatorze ans, dans nos climats, il s'opère tout à coup chez la jeune fille un changement dans sa manière de vivre, dans ses goûts, dans ses plaisirs; aux jeux folâtres de l'enfance succèdent de tendres inquiétudes, une teinte de mélancolie est répandue sur tous ses traits ; des désirs vagues viennent l'agiter; elle recherche la solitude, où elle croit trouver le calme et la gaîté qu'elle a perdus; mais son imagination, vive et mobile, ne fait qu'augmenter son trouble, et elle languit dans une sorte de mélancolie. Les impressions les plus légères l'affectent vivement. La matrice, jusqu'alors plongée dans l'inertie, se réveille et développe des sensations nouvelles. Les ovaires et l'utérus éprouvent une sorte d'ébranlement, ils acquièrent un accroissement rapide et une plus grande sensibilité; les mamelles se développent, le bassin s'agrandit, la masse cellulaire augmente, et vient donner aux membres ces formes moelleuses et élégantes qui font la beauté du sexe. En un mot, les phénomènes physiques et moraux les plus remarquables viennent signaler cette période orageuse et brillante. En même temps que l'utérus entre dans un état d'orgasme, des engourdissemens, des fourmillemens se font sentir dans les membres; la jeune fille éprouve une tension douloureuse dans la région des lombes et des hypochondres; elle ressent du malaise, elle a des frissons irréguliers, des éblouissemens, des douleurs de tête; les vaisseaux capillaires de l'utérus sont distendus; le pouls est plein, dur et rebondissant. Bientôt une certaine quantité de sang, tantôt pur, tantôt mêlé à une sérosité blanchâtre s'écoule, et tout le malaise disparaît. Cet écoulement sanguin, auquel on a donné le nom de *menstrues*, *règles*, *ordinaires*, *purgations*, etc., une fois établi revient ordinairement tous les mois, et constitue ce qu'on appelle la *menstruation*.

Le climat, le tempérament, l'éducation, le genre de vie, influent singulièrement sur l'époque de la première apparition des règles. On sait en effet que dans les régions équatoriales les menstrues se montrent de huit à neuf ans, tandis que dans les contrées septentrionales les jeunes filles ne sont guère réglées que vers la dix-huitième ou dix-

neuvième année. La jeune personne d'un tempérament sanguin sera pubère avant celle qui sera douée d'un tempérament lymphatique, parce que dans cette dernière la circulation est languissante, la sensibilité presque nulle, la fibre molle et les organes sans énergie.

Au reste, rien n'est plus difficile que d'établir des calculs même approximatifs à ce sujet; mille causes diverses, telles qu'un régime trop substantiel, la lecture des romans, la fréquentation des bals, des spectacles, en exaltant l'imagination des jeunes personnes, en les tourmentant par des illusions prématurées d'amour et de plaisirs, développent en elles l'instinct reproducteur à l'existence duquel celle du flux menstruel paraît être unie par des liens indissolubles, et il n'est pas rare de rencontrer dans la même ville des jeunes personnes réglées à l'âge de dix à onze ans, tandis que le plus grand nombre ne l'est qu'à treize et quatorze ans.

Les menstrues, avons nous dit, apparaissent ordinairement tous les mois; elles durent le plus communément de quatre à cinq jours; cependant, ces règles générales souffrent quelques exceptions. Ainsi on trouve quelques femmes qui ne sont réglées que toutes les six semaines, et d'autres qui le sont tous les quinze jours; chez quelques-unes le sang coule à peine pendant quarante-huit heures, tandis que chez quelques autres, cet écoulement se prolonge pendant huit ou dix jours. Quelques médecins ont voulu évaluer la quantité de sang exhalé à chaque période menstruelle; mais leurs observations ne nous apprennent rien, on ne voit que divergence dans leurs opinions. Depuis trois onces, qui est l'évaluation des uns, jusqu'à dix-huit, qui est celle des autres, on en trouve plusieurs intermédiaires. On a cependant remarqué que les règles étaient plus abondantes chez les femmes d'un tempérament nerveux, mélancolique; qu'au contraire, elles le sont d'autant moins que les femmes sont plus chargées d'embonpoint, qu'elles sont plus âgées, qu'elles ont eu plus d'enfans. Ce que je dis de ces dernières peut s'appliquer à celles qui mènent une vie très-active, qui laissent leur imagination et leurs sens en repos. *Hippocrate* nous parle des femmes scythes qui, obligées de partager les fatigues de leurs maris, n'étaient

que peu ou point réglées. Nous trouvons aussi une grande différence entre les femmes de la campagne, qui, quoique fortes et robustes, voient à peine s'écouler quelques gouttes de sang, et celles de la ville, qui, souvent faibles et débiles, font des pertes considérables; leur sensibilité plus exhaltée, plus facile à être mise en jeu, entretient sur l'utérus une irritation plus vive et plus durable.

La plus profonde obscurité règne sur les causes de la menstruation et sur sa periodicité. Tout ce que nous savons se borne à dire qu'elle est de tous les temps et de tous les lieux; que presque toujours sa non-apparition est marquée par le trouble, le désordre, les maladies, et que sa présense et sa regularité sont les plus sûrs garans de la santé et d'une heureuse aptitude à la génération.

La grossesse et l'allaitement suppriment ordinairement les règles. Le sang menstruel paraît évidemment destiné à fournir au produit de la conception les materiaux nécessaires à son accroissement. On a des exemples de femmes qui, d'ailleurs bien conformées, n'ont jamais été réglées, sans en ressentir aucune incommodité. M. *Maygrier* parle d'un cas singulier, d'une femme qui ne voyait que quand elle devenait enceinte.

C'est entre quarante et cinquante ans que la femme, dans nos climats, cesse d'être soumise à la menstruation. A cette époque elle sort en quelque manière de la vie, et entre dans la vieillesse; aussi, ne peut-elle voir arriver ce moment critique sans une sorte d'effroi. L'utérus rentre dans cet état de stupeur où il se trouvait plongé avant la puberté. La femme n'est plus apte à la génération; sa situation a quelque chose de pénible et de douloureux; elle perd alors tous les avantages qui lui assuraient l'hommage des hommes, et son bonheur est détruit autant par la crainte des événemens fâcheux qui accompagnent quelquefois l'âge critique, que par cette idée d'isolement, d'abandon où elle va se trouver. C'est alors que la mère de famille trouve dans la tendresse de ses enfans, dans leurs caresses, la récompense et le dédommagement des sacrifices qu'elle s'imposa pour eux, des peines qu'elle prit pour les élever. Morte pour les jouissances de l'amour-propre et de

la vanité, elle est encore pleine de vie pour les passions douces, pour les tendres affections, qui règnent avec d'autant plus de force dans son cœur qu'aucun autre sentiment ne partage plus leur empire. Vénérable et vénérée au milieu de sa famille, elle aime ses enfans avec autant d'ardeur qu'elle aima autrefois l'auteur de leurs jours ; car l'amour n'éteint jamais entièrement ses feux dans le cœur d'une femme; il y prend tantôt les dehors de l'amitié, tantôt ceux de la tendresse pour ses enfans, tantôt même ceux de la religion ; en un mot, il s'y cache sous toutes les formes, et ce n'est pas sans raison qu'une femme des plus remarquables du siècle, a dit que l'amour est l'histoire toute entière de la vie de la femme, tandis qu'il n'est qu'une épisode dans celle de l'homme.

Il en est de la disparition des règles comme de leur première éruption. Certaines femmes perdent leurs menstrues fort jeunes : ce sont ordinairement celles dont la puberté fut précoce. « Semblables, dit M. *Virey*, à ces fleurs hâtives que l'ardeur de l'été fait éclore et faner en un jour, elles perdent de bonne heure la faculté d'engendrer, et passent presque subitement de leur aurore à leur déclin. » Quelques femmes, au contraire, jouissent de la faculté d'être réglées jusque dans un âge très-avancé.

Ordinairement les règles ne disparaissent pas tout à coup, mais présentent des irrégularités. On les voit revenir après quinze jours d'intervalle, ne reparaître qu'au bout de deux ou trois mois, diminuer insensiblement, puis couler abondamment, et cesser enfin sans retour.

Une fois que la femme est heureusement arrivée au-delà de l'époque critique, sa santé devient plus stable, et elle pousse plus loin sa carrière que la plupart des hommes.

Causes. Les causes de l'aménorrhée se divisent en *prédisposantes* et en *occasionnelles.* Les causes prédisposantes dépendent ou de la constitution générale de l'individu, ou de la constitution particulière de l'utérus, ou enfin de l'éducation ou du genre de vie.

On a remarqué depuis long-temps que les tempéramens sanguin, lymphatique, nerveux, favorisaient le développement de la maladie qui nous occupe. Le tempéramment sanguin dispose à l'aménorrhée en favorisant les congestions sanguines locales; le tempérament lymphatique, en imprimant à tous les systèmes une langueur et une faiblesse qui paralysent en quelque sorte le mouvement circulatoire; et le tempérament nerveux, en entretenant une trop grande susceptibilité dans toute l'économie. La privation des plaisirs de l'amour, surtout après en avoir joui; le défaut et l'excès de sensibilité de l'utérus doivent entrer au nombre des causes prédisposantes; mais c'est surtout dans l'éducation, le genre de vie, ces deux grands modificateurs des tempéramens, qu'il faut chercher les véritables causes prédisposantes de l'aménorrhée. On connaît bien leur influence, puisqu'on a été jusqu'à dire que nous n'étions que ce que l'éducation nous avait faits, que nous n'étions rien qu'abitude; mais, quoique cette influence soit bien connue, en voit-on moins d'abus dans la manière dont sont élevées la plupart des jeunes personnes des grandes villes?

Le résultat presque constant de ces éducations molles est de voir l'utérus entrer en scène avant l'époque fixée par la nature. Ajoutez à l'augmentation de sensibilité, qui en est la suite presque inévitable, une avidité extrême pour tout ce qui peut remuer l'imagination, ébranler les sens, pour les bals, les spectacles, les livres à grands sentimens, à grandes catastrophes; ajoutez une nourriture trop succulente, des lits trop mous, un sommeil trop prolongé, des jouissances multipliées, ou quelquefois la répression violente et soutenue des désirs qu'on ne peut satisfaire, et vous pourrez apprécier les effets d'une pareille réunion de causes excitantes. Si à une disposition opposée, à un défaut de sensibilité utérine se joignent des alimens malsains, peu abondans, une habitation humide. des passions tristes, de grands travaux, de longues veilles, on observera nne autre série de phénomènes.

Causes occasionnelles. Parmi les *causes occasionnelles* de l'aménorrhée, les unes ne la produisent que d'une manière lente et progressive;

les autres agissent au moment même de la menstruation, et en arrêtent subitement le cours.

Causes occasionnelles de la suppression lente. Toutes les causes qui agissent lentement sont débilitantes, et détruisent l'énergie vitale : de ce nombre sont, la misère, une mauvaise alimentation, l'excès dans les travaux de l'esprit et du corps, les veilles, les chagrins, l'abus des plaisirs de l'amour, toutes les affections tristes de l'âme, les évacuations excessives, quelle qu'en soit la nature; les maladies antérieures, et enfin toutes les erreurs de régime qui jettent le trouble dans les fonctions et en empêchent le libre exercice.

Causes occasionnelles de la suppression subite. On place au premier rang l'impression d'un froid subit, soit que cette impression résulte du contact de l'air, de l'ingestion d'une boisson froide, de l'immersion du corps, ou d'une partie seulement dans l'eau froide, lorsqu'on a fait un exercice violent, lorsque la peau est dans un état de transpiration; les injections ou applications astringentes aux parties génitales; un coup, une chute, une brûlure, une douleur vive quelconque; la saignée du bras, l'administration de médicamens actifs; certaines odeurs fortes et pénétrantes, telles que le musc, l'ambre, etc. Au moral, les causes qui agissent instantanément sont toutes celles qui produisent une impression vive et forte; ainsi, une joie vive et immodérée, un chagrin violent et subit, un emportement de colère, une frayeur soudaine, etc.

Symptômes.

On les a divisés en *locaux* et *généraux*.

Les *symptômes locaux* sont ceux qui ont leur siége dans les organes de la génération. La malade éprouve des douleurs, des tiraillemens qui se font ressentir dans les régions lombaire, inguinale; ainsi qu'un sentiment de pesanteur à l'hypogastre, des tranchées utérines plus ou moins violentes, et une chaleur inaccoutumée dans les parties géni-

tales. On remarque en outre le gonflement du ventre, celui des mamelles accompagné quelquefois de l'issue de lymphe laiteuse. Tous ces symptômes sont plus ou moins marqués. La suppression a-t-elle été brusque? la femme jouit-elle d'un tempérament sanguin ou nerveux? les règles sont-elles ordinairement abondantes? ils acquerront en peu de temps la plus grande intensité; il s'y joindra de la douleur de tête, la rougeur de la face, la plénitude et la fréquence du pouls, tous les signes enfin qui accompagnent les inflammations aiguës. La suppression s'est-elle opérée progressivement? le système lymphatique est-il en excès? ces mêmes symptômes seront peu prononcés, et presque toujours des maladies chroniques en seront le résultat.

Symptômes généraux. Ce sont ceux qui caractérisent les nombreuses maladies qui peuvent survenir à la suite de la suppression des règles. Ces maladies sont, des fièvres, des phlegmasies, des hémorrhagies irrégulières ou périodiques, des névroses, des maladies organiques. Les énumérer avec quelque détail, ce serait présenter un tableau nosographique presque complet; cependant qu'on ne s'y trompe point, et qu'on n'aille pas prendre l'effet pour la cause : trop souvent des médecins inattentifs ont attribué à la suppression des menstrues des maladies dont elle n'était véritablement qu'un symptôme.

Diagnostic.

Le diagnostic, quoique très-facile dans la plupart des cas, devient quelquefois obscur. Pour juger sainement, le médecin doit joindre à la connaissance parfaite des maladies qui ont quelque ressemblance avec l'aménorrhée l'attention la plus scrupuleuse, non-seulement pour éviter la méprise ou l'erreur; mais encore les piéges qu'on peut lui tendre. Ici, c'est une jeune fille ou une jeune veuve qui porte dans son sein le fruit d'un commerce illicite; la crainte de perdre l'estime publique, de déshonorer sa famille, la conduit auprès du médecin; elle accuse une suppression de règles, dans l'espérance coupable que

les médicamens qu'il lui prescrira la débarrasseront de cette preuve vivante de son inconduite. Ailleurs, c'est une femme vieillie dans l'incontinence, pour laquelle les jouissances de l'amour physique sont encore un besoin, qui, avertie du déclin de l'âge par la cessation des menstrues, cherche à rappeler encore et à prolonger artificiellement les marques d'une jeunesse qui n'est plus. Il faut donc toujours être en garde et prendre les plus grandes précautions pour ne compromettre ni sa réputation, ni l'intérêt de la société, ni le salut de la femme qui consulte.

On ne peut tirer aucune induction des divers phénomènes ou des changemens que la femme éprouve tant au physique qu'au moral pendant que la suppression existe, puisqu'ils peuvent être accasionnés par une infinité de causes différentes. Sans doute tous ces signes, quoique équivoques, doivent être pris en considération quand on est appelé par la femme qui les éprouve, et le médecin doit alors se tenir dans les bornes d'un doute raisonnable pour ne rien précipiter et ne rien hasarder. Il ne devra employer que des remèdes innocens, et se tenir ainsi dans une sage expectation, jusqu'à ce que le temps, en rendant plus évident l'état réel dans lequel se trouve la femme, vienne lui dicter la conduite qu'il a à tenir.

Prognostic.

Pour établir le prognostic de l'aménorrhée, il faut avoir égard à la cause qui l'a déterminée, à son ancienneté et à la nature des accidens. La suppression qui est liée à un vice de la constitution générale, ou de l'état particulier de l'utérus, celle qui a été amenée par une éducation mal dirigée, le genre de vie ou des affections morales profondes est plus rebelle que celle qui est due à une cause accidentelle, sans disposition primitive. Plus l'aménorrhée est ancienne, plus elle résiste aux moyens de l'art, si elle existe depuis quelques années, la cure offre des difficultés qu'il est rare, et le plus souvent impossible de surmonter. L'importance de l'organe affecté, l'inten-

sité des symptômes, l'état de la constitution des malades feront varier le prognostic.

Traitement.

La traitement de l'aménorrhée est *préservatif* ou *curatif.*

Traitement préservatif. S'opposer au développement des caûses prédisposantes ou corriger la disposition qui les constitue, et prévenir l'action des causses occasionnelles, sont les deux indications à remplir. La première exige surtout l'emploi des précautions hygiéniques, appropriées aux diverses circonstances qui ont été exposees en traitant des causes prédisposantes. Ainsi, si le tempérament est sanguin, il faut diminuer la pléthore par un régime peu succulent, proscrire les spiritueux, ne permettre l'usage du vin qu'étendu dans beaucoup d'eau, et recommander les exercices du corps. Si le tempérament est lymphatique, on aura recours à un régime fortifiant. Un air pur, les frictions, les bains aromatiques, les courses à pied et à cheval, ranimeront les fonctions, et tireront les forces vitales de leur état d'inertie. Le tempérament est-il nerveux, on tâchera de le modifier, en cherchant à donner plus de développement au système musculaire. Les moyens les plus convenables à ce tempérament sont, un air doux, une habitation tranquille, des vêtemens capables de mettre le corps à l'abri des injures de l'air, les bains tièdes, des boissons rafraîchissantes, mucilagineuses, l'exercice poussé même jusqu'à la fatigue. On s'efforcera de donner une nouvelle direction aux goûts et aux habitudes des personnes douées de ce tempérament; on choisira leurs lectures; qu'elles puissent leur procurer d'agréables récréations, des émotions douces qui les attachent sans les séduire. Elles resteront peu abandonnées à elles-mêmes, et devront être entourées de personnes qui les intéressent. Leurs distractions et leurs plaisirs seront variés.

Les soins hygiéniques indiqués pour le tempérament nerveux conviennent également pour combattre la trop grande sensibilité de l'uté-

rus; celle-ci, au contraire, se trouve-t-elle en défaut, ajoutez au régime prescrit contre la prédominance lymphatique, l'équitation, les bains aromatiques, la danse. Ce dernier exercice surtout, quand il a lieu avec des jeunes gens de l'autre sexe, manque rarement de porter une excitation assez vive sur l'appareil génital.

Traitement curatif. Ce traitement doit varier suivant la nature des causes occasionnelles et prédisposantes, suivant la nature des symptômes et l'ancienneté de l'affection. Il est évident que la première chose à faire est d'écarter ou de combattre les causes occasionnelles et prédisposantes, si elles existent encore; celles mêmes qui n'ont agi que d'une manière passagère peuvent exiger un traitement particulier. Ainsi, lorsque l'aménorrhée a succédé à l'impression subite du froid et qu'on est appelé dès les premiers momens, les boissons chaudes et légèrement sudorifiques, le séjour au lit, ont souvent réussi à rappeler le flux menstruel. Les bains tièdes et les antispasmodiques devront être employés quand la maladie reconnaîtra pour cause une émotion vive de l'âme. Les saignées, les boissons délayantes conviennent au tempérament sanguin; les toniques et les stimulans, au tempérament lymphatique; les bains, les antispasmodiques, les boissons délayantes, au tempérament nerveux. En un mot, le traitement variera suivant les complications de la maladie.

Pendant les premiers mois qui suivent la suppression du flux menstruel, la nature conserve la tendance à le reproduire à certaines époques; ces époques peuvent être indiquées par la femme, qui éprouve alors les phènomènes qui précèdent ordinairement l'apparition des règles; le médecin peut d'ailleurs les reconnaître à l'exacerbation des symptômes soit locaux, soit généraux. C'est alors qu'il faut principalement employer les moyens propres à exciter le mouvement fluxionnaire qui doit reproduire l'écoulement des règles. Agissant alors de concert avec la nature, on a bien plus de chances de succès.

Ces moyens sont la saignée du pied, l'application des sangsues à la

vulve, à la partie supérieure des cuisses; l'application des ventouses scarifiées ou sèches aux cuisses et aux aines; les bains de pieds simples ou irritans, les bains de siége; les fumigations aqueuses simples ou chargées de principes médicamenteux, dirigées vers la vulve; les frictions sur les membres inférieurs; les lavemens irritans; l'usage du mariage; les emménagogues, parmi lesquels on place au premier rang le safran, la rhue, la sabine, l'armoise, l'absinthe, les préparations de fer. Les auteurs recommandent encore les apéritifs et les diurétiques, parmi lesquels ils conseillent surtout les cantharides; les purgatifs drastiques à petite dose, et spécialement l'ellébore et l'aloès. Tous ces moyens, qui ont pour but d'amener un mouvement fluxionnaire vers l'utérus, doivent être employés à l'approche de la période menstruelle. On mettra à profit les intervalles, on favorisera le retour spontané des règles en éloignant les causes prédisposantes et occasionnelles, et on prescrira un régime approprié à l'état où se trouve la malade. Si l'aménorrhée est ancienne, si la constitution de la femme est détériorée, il faut, avant de chercher à rappeler le flux menstruel, rétablir les forces. Ce serait d'ailleurs souvent en vain que l'on mettrait en usage tous les emménagogues imaginables, et si jamais on parvenait à déterminer l'excrétion des menstrues, on ne ferait qu'aggraver l'état de la malade.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad summos morbos, summæ curationes diligentissimè adhibit optimè valent. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

A plagâ in caput stupor aut delirium, malum. *Sect.* 7, *aph.* 14.

III.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

IV.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

V.

Aures frigidæ, pellucidæ, contractæ, lethales sunt. *Sect.* 8, *aph.* 14.

VI.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 19.